

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le JEUDI et le DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien, 18
PARIS

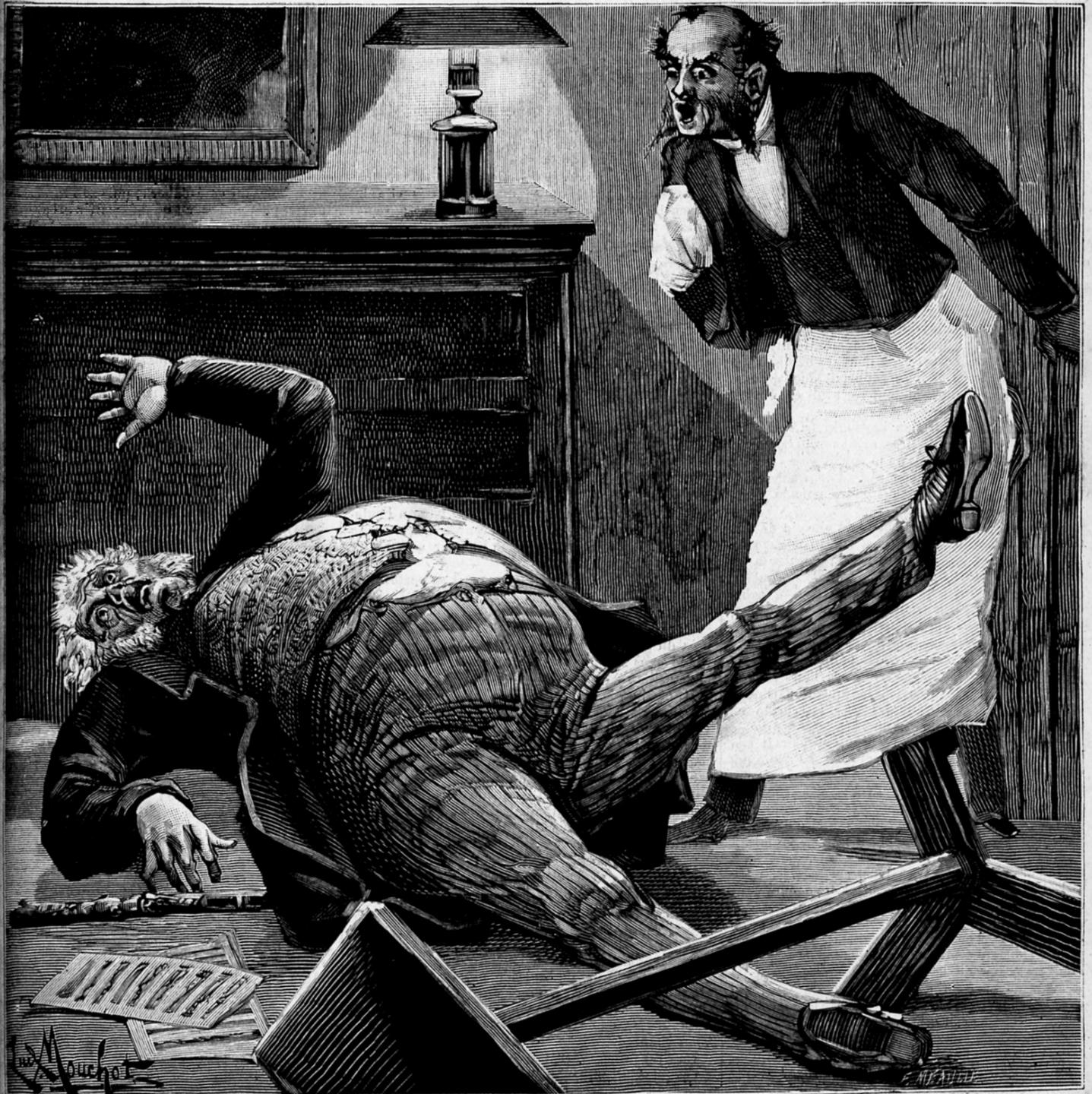
ABONNEMENTS : (Paris et Dépts. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : — I. Histoire de la semaine : Une Soirée, par Guy de Maupassant. — II. Monsieur Minaret, par Armand Silvestre. — III. Le Cavalier

Misererey, roman nouveau, par Abel Hermant. — IV. Le Petit Moreau, roman, par Emile Bergerat. — V. Mont-Oriol, roman nouveau, par Guy de Maupassant.

— VI. Le Ventre de Paris, roman nouveau, par Emile Zola. — VII. Anna Karénine, par le Comte Léon Tolstoï.

M. MINARET, PAR ARMAND SILVESTRE



(Voir page 35)

LA VIE POPULAIRE est heureuse d'annoncer à ses lecteurs que, dès aujourd'hui, elle s'est assurée le droit de publier

LA TERRE

PAR
ÉMILE ZOLA

Ce roman, inachevé encore — l'auteur y met la dernière main — soulève déjà d'ardentes curiosités, et sera, certainement, un grand événement littéraire.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

UNE SOIRÉE

PAR
GUY DE MAUPASSANT

Le maréchal des logis Varajou avait obtenu huit jours de permission pour les passer chez sa sœur, madame Padoie. Varajou, qui tenait garnison à Rennes et y menait joyeuse vie, se trouvant à sec et mal avec sa famille, avait écrit à sa sœur qu'il pourrait lui consacrer une semaine de liberté. Ce n'est point qu'il aimât beaucoup madame Padoie, une petite femme moralisante, dévote, et toujours irritée, mais il avait besoin d'argent, grand besoin et il se rappelait que, de tous ses parents, les Padoie étaient les seuls qu'il n'eût jamais rançonnés.

Le père Varajou, ancien horticulteur à Angers, retiré maintenant des affaires, avait fermé sa bourse à son gendre et ne le voyait guère depuis deux ans. Sa fille avait épousé Padoie, ancien employé des finances, qui venait d'être nommé receveur des contributions à Vannes.

Donc, Varajou, en descendant du chemin de fer, se fit conduire à la maison de son beau-frère. Il le trouva dans son bureau, en train de discuter avec des paysans bretons des environs. Padoie se souleva sur sa chaise, tendit la main par dessus sa table chargée de papiers, murmura : « Prenez un siège, je suis à vous dans un instant », se rassit et recommença sa discussion.

Les paysans ne comprenaient point ses explications, le receveur ne comprenait pas leurs raisonnements ; il parlait français, les autres parlaient breton, et le commis qui servait d'interprète ne semblait comprendre personne.

Ce fut long, très long. Varajou considérait son beau-frère en songeant « quel crétin ! » Padoie devait avoir près de cinquante ans, il était grand, maigre, osseux, lent, velu, avec des sourcils en arcade qui faisaient sur ses yeux deux voûtes de poils. Coiffé d'un bonnet de velours orné d'un feston d'or, il regardait avec mollesse, comme il faisait tout. Sa parole, son geste, sa pensée, tout était mou. Varajou se répétait « Quel crétin ».

Il était, lui, un de ces braillards tapageurs pour qui la vie n'a pas de plus grands plaisirs que le café et la fille publique. En dehors de ces deux pôles de l'existence, il ne comprenait rien. Hâbleur, bruyant, plein de dédain pour tout le monde, il méprisait l'univers entier du haut de son ignorance. Quand il avait dit : « Nom d'un chien, quelle fête ! » il avait certes exprimé le plus haut degré d'admiration dont fut capable son esprit.

Padoie ayant enfin éloigné ses paysans, demanda :

— Vous allez bien ?

— Pas mal, comme vous voyez. Et vous ?

— Assez bien, merci. C'est très aimable d'avoir pensé à nous venir voir.

— Oh ! j'y songeais depuis longtemps ; mais vous savez, dans le métier militaire on n'a pas grande liberté.

— Oh ! je sais, je sais, n'importe c'est très aimable.

— Et Joséphine va bien ?

— Oui, oui, merci, vous la verrez tout à l'heure.

— Où est-elle donc ?

— Elle fait quelques visites ; nous avons beaucoup de relations ici ; c'est une ville très comme il faut.

— Je m'en doute.

Mais la porte s'ouvrit. Mme Padoie apparut. Elle alla vers son frère sans empressement, lui tendit la joue et demanda :

— Il y a longtemps que tu es ici ?

— Non, à peine une demi-heure.

— Ah ! je croyais que le train aurait du retard.

Si tu veux venir dans le salon.

Ils passèrent dans la pièce voisine, laissant Padoie à ses chiffres et à ses contribuables.

Des qu'ils furent seuls :

— J'en ai appris de belles, sur ton compte, dit-elle.

— Quoi donc ?

— Il paraît que tu te conduis comme un polisson, que tu te grises, que tu fais des dettes.

Il eut l'air très étonné.

— Moi. Jamais de la vie.

— Oh ! ne nie pas, je le sais.

Il essaya encore de se défendre, mais elle lui ferma la bouche par une semence si violente qu'il dut se taire.

Puis elle reprit :

— Nous dinons à six heures, tu es libre jusqu'au dîner. Je ne puis te tenir compagnie, parce que j'ai pas mal de choses à faire.

Resté seul, il hésita entre dormir ou se promener. Il regardait tour à tour la porte conduisant à sa chambre et celle conduisant à la rue. Il se décida pour la rue.

Donc, il sortit et se mit à rôder d'un pas lent, le sabre sur les mollets, par la triste ville bretonne, si endormie, si calme, si morte au bord de sa mer intérieure qu'on appelle « Le Morbihan ». Il regardait les petites maisons grises, les rares passants, les boutiques vides, et il murmurait : « Pas gai, pas folichon, Vannes. Triste idée de venir ici ! »

Il gagna le port, si morne, revint par un boulevard solitaire et désolé, et entra avant cinq heures. Alors il se jeta sur son lit pour sommeiller jusqu'au dîner.

La bonne le réveilla en frappant à sa porte.

— C'est servi, monsieur.

Il descendit.

Dans la salle humide, dont le papier se décollait près du sol, une souprière attendait sur une table ronde sans nappe qui portait aussi trois assiettes melaucoïques.

M. et Mme Padoie entrèrent en même temps que Varajou.

On s'assit, puis la femme et le mari dessinèrent un petit signe de croix sur le creux de leur estomac, après quoi Padoie servit la soupe, de la soupe grasse. C'était jour de pot-au-feu.

Après la soupe vint le bœuf, du bœuf trop cuit, fondu, gras, qui tombait en bouillie. Le sous-officier le mâchait avec lenteur, avec dégoût, avec fatigue, avec rage.

Mme Padoie disait à son mari :

— Tu vas ce soir chez M. le premier président ?

— Oui, ma chère.

— Ne reste pas tard. Tu te fatigues toutes les fois que tu sors. Tu n'es pas fait pour le monde avec ta mauvaise santé.

Alors elle parla de la société de Vannes, de l'excellente société où les Padoie étaient reçus avec considération, grâce à leurs sentiments religieux.

Puis on servit des pommes de terre en purée, avec un plat de charcuterie, en l'honneur du nouveau venu.

Puis du fromage. C'était fini. Pas de café.

Quand Varajou comprit qu'il devrait passer la

soirée en tête-à-tête avec sa sœur, subir ses reproches, écouter ses sermons, sans avoir même un petit verre à laisser couler dans sa gorge pour faire glisser les remontrances, il sentit bien qu'il ne pourrait pas supporter ce supplice, et il déclara qu'il devait aller à la gendarmerie pour faire régulariser quelque chose sur sa permission.

Et il se sauva dès sept heures.

À peine dans la rue, il commença par se secouer comme un chien qui sort de l'eau. Il murmurait : « Nom d'un nom, d'un nom, d'un nom, quelle corvée ! »

Et il se mit à la recherche d'un café, du meilleur café de la ville. Il le trouva sur une place, derrière deux becs de gaz. Dans l'intérieur, cinq ou six hommes, des demi-messieurs peu bruyants, buvaient et causaient doucement, accoudés sur de petites tables, tandis que deux joueurs de billard marchaient autour du tapis vert où roulaient les billes en se heurtant.

On entendait leur voix compter : « Dix-huit — dix-neuf. — Pas de chance. — Oh ! joli coup ! bien joué ! — Onze. — Il fallait prendre par la rouge — vingt. — Bille en tête, bille en tête. — Douze. Hein ! j'avais raison ? »

Varajou commanda : Une demi-tasse et un carafon de fine, de la meilleure. Puis il s'assit, attendant sa consommation.

Il était accoutumé à passer ses soirs de liberté avec ses camarades, dans le tapage et la fumée des pipes. Ce silence, ce calme l'exaspéraient. Il se mit à boire du café d'abord ; puis son carafon d'eau-de-vie, puis un second qu'il demanda. Il avait envie de rire maintenant, de crier, de chanter, de battre quelqu'un.

Il se dit : « Cristi, me voilà remonté. Il faut que je fasse la fête. » Et l'idée lui vint aussitôt de trouver des filles pour s'amuser.

Il appela le garçon.

— Hé, l'employé !

— Voilà, m'sieu.

— Dites, l'employé, où s'en va rigole ici !

L'homme resta stupide à cette question.

— Mais, je n'sais pas, m'sieur, ici !

— Comment ici ? Qu'est-ce que tu appelles rigoler, alors, toi !

— Mais je n'sais pas, m'sieu, boire de la bonne bière ou du bon vin.

— Va donc, moule, et les demoiselles, qu'est-ce que t'en fais ?

— Les demoiselles ! ah ! ah !

— Oui, les demoiselles, où s'en va rigole ici ?

— Des demoiselles ?

— Mais oui, des demoiselles !

Le garçon se rapprocha, baissa la voix.

— Vous demandez où s'en va rigole la maison ?

— Mais oui, parbleu !

— Vous prenez la deuxième rue à gauche et puis la première à droite. — C'est au quinze.

— Merci, ma vieille. V'là pour toi.

— Merci, m'sieu.

Et Varajou sortit en répétant : « Deuxième à gauche, première à droite. Quinze. » Mais, au bout de quelques secondes, il pensa : « Deuxième à gauche, — oui. — Mais en sortant du café, fallait-il prendre à droite ou à gauche ? Bah ! tant pis, nous verrons bien. »

Et il marcha, tourna dans la seconde rue à gauche, puis dans la première à droite, et chercha le numéro quinze. C'était une maison d'assez belle apparence, dont on voyait, derrière les volets clos, les fenêtres éclairées au premier étage. La porte d'entrée demeurait entrouverte, et une lampe brûlait dans le vestibule. Le sous-officier pensa :

— C'est bien ici.

Il entra donc et comme personne ne venait, il appela :

— Ohé ! ohé !

Une petite bonne apparut et demeura stupéfaite en apercevant un soldat. Il lui dit : « Bonjour, mon enfant. Ces dames sont en haut ? »

— Oui, monsieur.

— Au salon ?

— Oui, monsieur.

— Je n'ai qu'à monter ?

— Oui, monsieur.
— La porte en face ?
— Oui, monsieur.

Il monta, ouvrit une porte et aperçut dans une pièce bien éclairée par deux lampes, un lustre et deux candélabres à bougies, quatre dames décolletées qui semblaient attendre quelqu'un.

Trois d'entre elles, les plus jeunes, demeuraient assises, d'un air un peu guindé, sur des sièges de velours grenat, tandis que la quatrième, âgée de quarante-cinq ans environ, arrangeait des fleurs dans un vase ; elle était très grosse, vêtue d'une robe de soie verte qui laissait passer, pareille à l'enveloppe d'une fleur monstrueuse, ses bras énormes et son énorme gorge, d'un rose rouge poudré et rosé.

Le sous-officier salua :
— Bonjour, mesdames.

La vieille se retourna, parut surprise, mais s'inclina :

— Bonjour, monsieur.
Il s'assit.

Mais voyant qu'on ne semblait pas l'accueillir avec empressement, il songea que les officiers seuls étaient sans doute admis dans ce lieu ; et cette pensée le troubla. Puis il se dit : « Bah ! s'il en vient un, nous verrons bien. »

Et il demanda :

— Alors, ça va bien ?

La dame, la grosse, la maîtresse du logis sans doute, répondit :

— Très bien ! merci.

Puis il ne trouva plus rien, et tout le monde se tut.

Cependant il eut honte, à la fin, de sa timidité, et riait d'un rire gêné :

— Eh bien, on ne rigole donc pas. Je paye une bouteille de vin...

Il n'avait point fini sa phrase que la porte s'ouvrit de nouveau, et Padoie, en habit noir, apparut.

Alors Varajou poussa un hurlement d'allégresse, et se dressant il sauta sur son beau-frère, le saisit dans ses bras et le fit danser tout autour du salon en hurlant : « V'là Padoie... V'là Padoie... V'là Padoie... »

Puis, lâchant le perceuteur éperdu de surprise, il lui cria dans la figure :

— Ah ! ah ! ah ! farceur ! farceur ! Tu fais donc la fête, toi... Ah ! farceur... Et ma sœur !... Tu la lâches, dis !...

Et songant à tous les bénéfices de cette situation inespérée, à l'emprunt forcé, au chantage inévitable, il se jeta tout au long sur le canapé et se mit à rire si forte que tout le meuble en craquait.

Les trois jeunes dames, se levant d'un seul mouvement, se sauvèrent, tandis que la vieille reculait vers la porte, paraissant prête à défaillir.

Et deux messieurs apparurent, décorés, tous deux en habit. Padoie se précipita vers eux :

— Oh ! monsieur le président... il est fou... il est fou... On nous l'avait envoyé en convalescence... vous voyez bien qu'il est fou...

Varajou s'était assis, ne comprenant plus, devant tout à coup qu'il avait fait quelque monstrueuse sottise. Puis il se leva ; et se tournant vers son beau-frère :

— Où donc sommes-nous, ici, demanda-t-il ?

Mais Padoie, saisi soudain d'une colère folle, balbutia :

— Oh... où... où nous sommes... Malheureux... misérable... infâme... où nous sommes... Chez monsieur le premier président !... chez monsieur le premier président de Mortemain... de Mortemain... de... de... de Mortemain... Ah !... ah !... canaille !... canaille !... canaille !... canaille !...

GUY DE MAUPASSANT.

MONSIEUR MINARET

PAR
ARMAND SILVESTRE

I

Un brave homme, M. Minaret, un type exquis de vieil employé comme nos neveux n'en vront guère, aimant d'un amour filial l'administration nourricière, laquelle avait été cependant légèrement marâtre à son regard (ainsi disaient nos aïeux pour éviter l'expression triviale : à son endroit). Car, bien que convaincu comme pas un, zélé, à lui tout seul, comme plusieurs, le premier et le dernier à son bureau, il s'était vu préférer, pour les fastueux avancements, un tas de godelureaux qui avaient des sénateurs dans leur manche, ce qui me donnerait, à moi, une furieuse tentation de jeter mon habit par la fenêtre. M. Minaret avait subi ces passe-droits avec une dignité froide, sans se départir jamais du respect officiel qu'un serviteur de l'Etat doit à son supérieur immédiat, gardant pour lui ses ironies gouailleuses, et redoutant la retraite qui eût cependant sonné pour lui, l'heure tardive de la justice. Car il avait bien gagné ce petit revenu incessible et insaisissable qui est au bout de ces existences d'abnégation. Au physique, plutôt grand que petit, certainement plus maigre que gras, avec un nez qui eût pu faire, par la belle ombre qu'il projetait, l'ornement d'un cadran solaire et de longs doigts noués comme des sarments de vigne. Sa tenue était, non seulement d'une irréprochable propreté, mais même empreinte d'une certaine coquetterie. Il portait volontiers du nankin en été, avec un chapeau de paille de Manille et des gants de filose. Je n'ai pas besoin de vous dire, après ce portrait, qu'il était célibataire. Les hommes en puissance de femmes n'ont pas cette sérénité dans la toilette et ne portent jamais de nankin, pour éviter d'insipides plaisanteries. Garçon endurci, M. Minaret occupait un petit appartement meublé dans un hôtel limitrophe du bois de Boulogne, à deux pas de cette jolie chaussée de la Muette où les belles promeneuses ne manquent pas, dès le réveil des verdure. L'hôtel avait, en bas, comme dépendance, un restaurant et un café. C'est même dans cette dernière annexe que j'avais connu l'estimable bureaucrate dont je vous entretiens ; il y faisait sa partie de dominos tous les soirs, en buvant, à petites gorgées, une limonade, parce qu'il trouvait que la bière lui irritait les intestins. Vers neuf heures et demie, il remontait chez lui, sans s'entêter au jeu, qu'il ait gagné ou perdu, et il commençait alors à charmer le voisinage par les accords mélodieux de sa flûte. Il en jouait, en effet, comme Pan lui-même qui, peut-être, n'était pas plus fort qu'un autre. Au printemps, les rossignols lui donnaient la réplique avec une supériorité marquée, au double point de vue de la justesse et de la qualité du son.

— Quels musiciens naturels que ces sacrés oiseaux ! se laissait aller à dire M. Minaret, en les écoutant. Car, vous le savez déjà, il n'était pas curieux de nature et ne s'en faisait pas accroire sur sa propre valeur.

— Est-il embêtant, l'animal ! pensaient les habitués d'en bas, en prenant des grogs.

— Laissez-le donc faire ! C'est son seul plaisir ! disait le patron, qui avait une estime particulière pour ce modèle de chasteté, une estime narquoise cependant ; car la continence n'est pas fort appréciée chez les hommes et j'ai dû y renoncer, depuis longtemps, n'ayant tiré aucun avantage de cette vertu que je qualifierais volontiers de négative.

Mais ne vous y trompez pas. Ces sagesse recouvrent parfois des aspirations fou-

gueuses et contenues. M. Minaret était extrêmement timide et respectueux des autres. Ainsi, il avait une horreur profonde pour les vilénies musicales, postérieures, bruyantes et parfumées que les gens sans éducation échangent entre eux, en riant comme des malpropres. Un seul de ces bruits le faisait rougir comme une jeune fille et il se retirait immédiatement des sociétés où de telles intimités étaient tolérées. Son indignation était visible pour silencieuse qu'elle était en même temps. Pour protester contre cet indigne usage, il avait toujours une fleur à sa boutonnière.

II

Pourquoi le hasard d'une promenade à travers le Bois me ramena-t-il, il y a deux jours, dans le café qui ne m'avait pas vu depuis longtemps ? Est-ce bien un hasard ? J'y avais été amoureux autrefois et j'y revenais sous l'impulsion fantaisiste du souvenir qui nous ramène çà et là où nous avons vécu, guide capricieux et charmant, souriant et attendri tour à tour, frère lointain de notre pensée et qui la rappelle, comme après de longs adieux. Oui, ces divans de velours rouge, ces petites tables de marbre, ces tabourets poudreux, ces glaces où le diamant avait laissé des noms de femmes, ce comptoir tranquille où trônait une vieille dame à lunettes m'avaient vu violemment épris. Mon esprit avait promené des tempêtes dans ce tranquille décor. Là, j'avais connu pour la première fois les tortures de la jalousie. Elle était exquise, en vérité, celle qui me faisait tout ce mal, et si les destins la remettaient encore sur ma route !... Y songez-vous, duc Armand ? Les beaux cheveux noirs et les jolis yeux transparents et veinés comme des pierrieres ! Allons ! allons ! mon compagnon ! Sauvrez les tranquilles délices de l'oubli. Et ses mains donc ! ses petites mains de fée avec des fils d'azur pâle sous la peau ! Grands comme ça, ses pieds ! (Et je vous montre la moitié de la longueur de ma plume.)

— Ah ! me disais-je mélancolique, en revoyant ces témoins insensibles de mon martyre, c'est là, dans ce coin, qu'elle riait des galants, et de moi, en particulier. C'est ici qu'elle posait son adorable... O pudeur de M. Minaret, viens à mon secours ! Chasse les voluptueuses imaginations, dissipe ces images tentatrices, sois-moi le conseiller fidèle de saint Antoine ! Je ne veux pas penser au voluptueux, mirifiquement dodu, apétissant à l'envi, célestement lunaire, délicieusement lourd, sphériquement majestueux objet qu'elle posait là sur ce trop heureux morceau d'étoffe !

Et, comme il advient toujours dans les luttes que l'homme soutient contre lui-même et qui font de sa vie un continuel combat, plus je m'obstinais à chasser ces adorables fantômes, plus ils s'acharnaient à moi, m'enveloppant de caresses menteuses, m'étreignant d'illusions cruelles, m'apportant trop tard tous les bonheurs rêvés.

Je résolus de sortir brusquement de cet état.

III

— Et comment va M. Minaret ? demandai-je d'un ton enjoué à la vieille dame à lunettes qui présidait aux consommations.

Elle eut un petit soubresaut, comme si ma question eût été la plus inattendue du monde, et d'une voix sans aucune gaieté elle répondit :

— M. Minaret est mort.

— Vous voulez rire !

— Croyez, monsieur, que si je voulais rire, je choisirais une autre occasion. M. Minaret est mort, vous dis-je, et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il est mort sans nous avoir payés.

— Je n'aurais jamais cru ça de lui ! un homme qui avait tant d'ordre dans ses affaires !

— Sa seule excuse, s'il en est à de pareilles